

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 56 (1918)  
**Heft:** 27

**Artikel:** La femme à bicyclette  
**Autor:** Legrand, Marc  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-214017>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

**Heureuse perspective.** — Un de nos amis, employé dans les bureaux de Berne, nous annonce la bonne nouvelle suivante, avec expresse recommandation de ne pas la divulguer :

L'office fédéral de l'alimentation mettra au concours l'élaboration d'une recette de *fondue au fromage*, la meilleure et la plus simple qu'on puisse imaginer. Toutes les variantes sont admises au concours : fondue vaudoise, fondue neuchâteloise, valaisanne, etc. Une seule condition est imposée : la recette ne doit comporter aucune trace de fromage, si peu que ce soit. Un prix unique sera donné au lauréat : un hl. de kirsch de Schwytz, pour préparer des fondues, et un hl. de gentiane de la Vallée pour les faire digérer.

Avis aux amateurs !

Cette fois, on est de Berne !

T. R.

### NOTRE RHIN

**S**ort ! Ce n'est pas sur les bords du Rhin que se déroule actuellement l'un des derniers actes, sinon le dernier, du terrible drame qui voici tantôt quatre ans ensanglante le monde. Mais, au moment du règlement final, le Rhin sera l'un des enjeux. A qui écherra-t-il ? On ne le saurait dire, à présent. A personne, peut-être, si l'on donne suite à l'idée émise de décréter « l'internationalité » du grand fleuve, vu son importance comme voie commerciale. Ce serait bien, semble-t-il, la meilleure solution.

Quoiqu'il en soit, la Suisse, qui abrite son berceau, aura aussi son mot à dire lorsqu'il s'agira de décider du sort du Rhin.

Et, à ce propos, on rappelle une lettre écrite de Strasbourg, en 1900, par M. Fr. Correvon, au *Lien Vaudois*, qui était alors l'organe de l'importante colonie vaudoise de Genève.

Voici cette lettre :

« Strasbourg, le 28 juillet 1900.

» Mon cher *Lien Vaudois*,

La voix de la Suisse est venue ici, portée jusqu'à moi par les vagues du fleuve sur les flots duquel les vieux Zurichois apportèrent à Strasbourg, leur alliée, une marmite de soupe encore chaude pour démontrer par cet exemple quelle serait la promptitude de leurs secours en cas de danger. Assis parmi les roseaux qui bordent le grand, le majestueux Rhin allemand, je songe au sang qui a coulé sur ces rives et, à l'ombre du fameux pont de Kehl, au pied duquel nous venons de prendre un bain, je me remémore les premiers actes de la grande tragédie d'il y a trente ans !

« Pauvre vieux fleuve qui sort pur et clair de notre sol helvétique, combien les hommes t'ont changé et comme la gloire humaine t'a couvert de honte ! Ce soir, dans un grand banquet officiel auquel je dois assister, on chantera le vieux Rhin allemand, de Becker, bien certainement. Et s'il se trouvait là un Français — mais il n'y en aura pas — il répondrait par les vers de Musset : »

« Eh ! bien moi, Suisse, j'ai grande envie de leur répondre par les deux strophes de Rambert et peut-être aussi par les suivantes, qui m'avaient été suggérées il y a bien longtemps, à la suite d'une soirée où l'on avait lu les Rhins français et allemand.

« Ces strophes sont sorties du cœur d'un Suisse qui s'est assis avec bonheur sur les aniques berges de la Rhétie, à Trons et à Dissenstis, et qui palpite de joie chaque fois qu'il voit les flots vert sombre de l'antique fleuve. Assis à l'ombre de ces immenses trembles dont s'en-

1 Nous l'avons eu, votre Rhin allemand,  
Il a tenu dans notre verre.

Un couplet qu'on s'en va chantant  
Efface-t-il la trace altière

Du pas de nos chevaux marqué dans votre sang ?

norgueillissent les montagnes grisonnes, j'avais rimé les strophes suivantes que je pourrais bien leur réciter ce soir, à mes bons hôtes allemands, s'ils nous servent par trop leur Rhin de Becker :

Quoi, serait-il à vous, despotes sanguinaires,  
Ce fleuve souverain que vous revendiquez,  
Et ces flots merveilleux, tant de fois centenaires,  
Quel droit vous les donna, qui les a subjugués ?

Quand j'entends vos soldats pousser leurs cris de [guerre

Au nom du Rhin des Francs ou du Rhin des [Germain,

Quand je vois ces corbeaux ou l'aigle téméraire,  
Pour s'arracher le Rhin, s'égorger dans son sein.

Je ne reconnaît plus le Rhin de ma patrie,  
Le sang qui le rougit le dérobe à mes yeux ;  
Avec son innocence, il a perdu sa vie  
Ce n'est plus qu'un vain flot au cours tumultueux.

Qu'il soit à vous ce fleuve, objet de tant d'envie,  
Son cours abâardi, pour moi n'a plus d'attrait ;  
Adressez-lui vos chants qui sont une ironie,  
Car le Rhin, le vrai Rhin, vous ne l'aurez jamais.

Du sein des vieux Grisons il s'échappe avec joie,  
En sortant des glaciers, il est ardent et pur  
Sous notre ciel serein, il s'élance et flamboie  
Et, bien qu'adolescent, il marche en homme sûr.

Mais ce que vos guerriers chantent, dans la bataille,  
Ce n'est plus notre fleuve aux gais mugissements ;  
Au milieu de ces bruits de guerre et de mitraille  
On n'entend plus du Rhin que les gémissements.

Oh ! prenez-le, ce Rhin ! sur la libre Helvétie  
Plane un esprit garant de notre liberté ;  
C'est un ange de paix ; c'est notre bon génie,  
Qui garde notre fleuve en sa virginité.

» H. CORREVON. »

**Méfiez-vous !** — Un pasteur rencontre un garçonnet et lui demande des nouvelles de ses parents.

— Oh ! ils vont bien. Papa veut vous envoyer un lapin, pour votre dîner du dimanche.

— Merci, mon enfant, ça nous fera grand plaisir.

Quelques jours plus tard, nouvelle rencontre.

— Et ce lapin, insinue le pasteur ?

— Oh ! il s'est guéri ; on ne veut plus le donner.

### QUAND GUELYAUMOU ÉTAI BOUÉBOU

Voici une dernière et savoureuse anecdote en patois de notre regretté collaborateur, Constant Ballif.

**E**XTIUSADÉ, bravou z'amis, se mé faut veni passâ, l'ai avai on passadou yo on lyaisaf quemon on certain Guelyaumou étai crouyau dzo devant de mettre dai tzausse et dé savâ sé motzi solet. Vo sêdo quemin à non batzf, l'avai morzu à la tzamba son oncliou que volliâve lou fère botzi dé bouailâ et dé dzevatâ.

Mâ cem l'est renquié de la moqua dëtzat, on'acchon dinche détcouté toté lé caiounéra, l'é poulé farcé que djuive pertot à ti, petit z'et grand. Mâ, reincontrâve tot parai quauqués yadzou dai z'einfants prâo crânou por lai fotré su lé potés, à sti brelurin. Mâ sti chameau dé bouébou l'étai adi plhe maulésf à gouverna, rappo à on'a vîlia tanta que l'fré adi à l'empâr. Sein compta que ti lé yâdzou que veyai clia vermena dé névâ pliorâ, l'ai demandâve : « Les autres gamins que t'ont-ils fait ? » Adon lou pandoûre segotâve adi mé, quand mêmou, nion né l'avai ronna, ni rolh. Mâ on dzo que sti démon avai rebedoulâ on pour' infant dé cinq ans dein on'a so desin po lou nettaya, lou bâ Guelyaumou avai invia de regouaissi quand veyai on pourron on boron moquâ, eimbaosalâ, aob bin vetu d'haillons retacounâ. Mâ sti yâdzou, l'a z'u son symbôle apedzf su lé potés sti chougan : à pinna que l'a z'u secougn' on bocon lou petit bouébou po l'eteïdre dein clia gollia,

vaique on frâre daô pourrou que vint adô cime galop dé l'ouâr pliorâ, l'impougne lo chenapan per lou cotzon, l'ai panna lou mbin adrai dein lou pacot, pu quand l'a yu qu l'ein avai prâo, lou sociou copâ, que l'avai invia dé pliorâ que de réqueminci la rogne, laissi lé pa s'ein rintornâ tzi laô et cotâ la po

Adon quand Guelyaumou s'est relèvâ maunet s'ein veire nion por passâ sa radze, se va rolhâ dai pf et dé son dordon à la porta l'hotau dai parint daô bouébou. Simblâve q l'avai djura dé tot terf avau : on fredon épouairif on.

La vîllia bedouma dé tanta, dé lou trovâ clia radze dé petoù l'ai déemande quemin justou :

« Que t'ont-i fait ? » — Stî chougan, pdzianâlô l'ai répond : Mâ tanta Rosene, mé bin rolhâ la porta que s'est clioussu per expor né pas mé laissi rolhâ cliaô poueson bouébou. »

(Feuille d'Avis de Lucens.) DAVI DAÔ TEI

**Phrases d'écoliers** (authentiques). — interjections et les exclamations sont des de l'âme ; les commandements militaires e jurons en font partie.

Ils portaient inscrite sur leur derrière (la nière) cette fière devise : « Ni roi, ni maître ! »

**Le Rouge et le Bleu.** (Deux nouvelles tessinois de G. Anastasi. Traduction française de Eug. Lnod). Un vol. in-16, Fr. 3.50. Editions Spes, Lausanne. — Connaissons-nous les uns les autres ? Il fils du sol helvétique s'ignorent beaucoup trop. Malentendus ont risqué de nous séparer moment de nos concitoyens alémaniques. Il faut attendre que la lumière se fasse dans les consciences pour dissiper ces malentendus. Mais il d'autres Suisses, plus près de nous par l'âme et cœur. Ce sont nos frères latins du Tessin. Nous les connaissons pas mieux pour cela ! Voici donc livre, dû à la plume de leur meilleur conteur M. G. Anastasi. N'est-ce point suffisant pour éveiller l'intérêt et la sympathie des Romands ?

Les deux nouvelles de M. Anastasi témoignent de la richesse de son talent. *Le brave Présidé* est une histoire citadine ; *Le Rouge-Commune*, récit villageois. Dans l'une et l'autre, on retrouve la verve caustique de l'auteur, et l'artiste a peint ses vivants tableaux des chaudes couleurs du ciel et du territoire luganais. Il n'y a meilleur livre à emporter en vacances que *Le Rouge et le Bleu*.

### LA FEMME A BICYCLETTE

**T**U as publié, mon cher *Conteur*, il y a trois semaines, un article sur la femme à bicyclette. Voici, sur le même sujet, des vers que je trouve dans un vieux numéro du *Temps*, si je ne fais erreur. Ils intéresseront, sans doute, tes lectrices.

Fragilité, ton nom c'est femme !  
(Hamlet I, 2.)

Le pied au moyeu de la roue  
Et la manette sur le frein,  
La chaleur emperlant leur joue,  
Baissant le front, ployant le rein,

La gorge rentrée et... l'assiette  
Fixée au dur siège de cuir,  
Sur la rapide bicyclette,  
Voyez-les gigoter et fuir !

Voyez : un léger veston d'homme,  
Une culotte de velours  
Les confond sur le vélodrome  
Aux Terront du dernier concours ;  
Et, plus qu'à leur machine à coudre,  
On voit s'agitent sans arrêt,  
Sous la poussière qui les poudre,  
Descendre et monter leur jarret :

Tandis qu'à la maison se rouille  
L'aiguille, inutile jouet,  
Que l'araignée à la quenouille  
Rattache le fil du rouet...

En notre époque égalitaire,  
Aux Gymnases, déjà, par ton,  
Les femmes maniaient l'haltere  
Et le fleuret et le bâton.

Nous savions que des demoiselles  
En maillot, — basin, laine ou reps, —

Montaient aux abruptes échelles  
A la force de leurs biceps.

Même il ne parut point barbare  
De les voir, loin de leurs fourneaux,  
Faire l'angle droit à la barre  
Et se disloquer aux anneaux.

Un poing appuyé sur la hanche,  
Elles pouvaient — touchants tableaux —  
Lever du bout de leur main blanche  
Le poids de quarante kilos,

Tâcher que leur muscle se gonfle,  
Et brandir, au gré de leurs vœux,  
La canne flexible et qui ronfle,  
Roulée entre des doigts nerveux.

Elles nous prennent le Bicycle,  
Aujourd'hui, parlent de leur « pneu »  
Et figurent dans chaque article  
De sport — et s'entraînent, morbleu !..

Tu disparais donc, ô faiblesse  
Qui fait la féminilité,  
Fleur de langueur et de mollesse,  
Charme de la fragilité !

Bientôt, au lieu de femmelettes,  
La rue, au passant ébahie,  
Offrir des femmes athlètes,  
Comme à la foire de Neuilly,  
D'une main où la sueur coule  
Soulevant des fardeaux pesants  
Et sur leur paume ayant l'ampoule  
Et l'affreux cal des artisans !

— Ah ! si, du moins, longtemps malade,  
Notre âge pouvait ressaisir  
L'idéal type que l'Hellade  
Propose à l'immortel désir !

Eprises des formes païennes  
Que Praxitèle caressait,  
Si, du moins, les Parisiennes  
Rejetant voilette et corset...

Mais, avec la courte chlamyde,  
Verrons-nous jamais — poursuivant  
Sous les haliers le cerf timide,  
Cheveux libres et chair au vent, —

Montrant le marbre de son buste,  
Verrons-nous jamais, mes amis,  
Dans sa grâce chaste et robuste  
Renaitre l'antique Artémis ?...

MARC LEGRAND.

#### CLIAO D'AILLO ET L'ORMOUNEIN

Dzaque d'Aillo avai atseta 'na tchivra d'on bordzai di z'Ormonts, mā paraît que n'étais pas assé bouna por le lacé que l'autre la l'ai avai bragaï; tan qu'on dzor Dzaque reincontre noutron Ormounein su la pllace du martsi et se boute à l'insurta que l'ai ia to dé qué brave homme.

« Vilho gueux, que l'ai desai, t'é le pôle brave dé ta quemouna, mā l'as to parai roba la tchivra que te m's veindia. Faudrai sépara Aillo di z'Ormonts avoué onna mouraille de trenta pi de haut po grava i z'Ormouneins de redécheindre ein Aillo ! « T'as bin raison », l'ai repond l'Ormounein, mā faudrai que le lé vignie battre contre ! » — DENLA.

#### THÉORIE ET PRATIQUE

TANDIS qu'actuellement, en Russie, on s'évertue, non certes sans peine, sans surprises, sans déceptions, sans désordres et sans effusion de sang, à mettre en pratique les principes de Marx et de Proudhon, c'est le moment de rappeler la pochade faite en 1848, à propos de la fameuse théorie de ce dernier : « La propriété c'est le vol » :

Dans un des faubourgs de Paris,  
Proudhon passait un jour de fête ;  
Il avait, le matin, comme un bourgeois honnête,  
D'Elbeuf qu'il portait fort bien réglé le prix.  
Un mendiant couvert de crotte  
Va droit à lui, disant : « De votre redingote  
La couleur, citoyen, me plaît... donnez-la moi ;  
Elle semble faite à ma taille ! »

Proud'hon répond : — Comment ! canaille Ce vêtement n'est pas à toi ; Je l'ai payé, j'en suis le maître. » — Oh ! j'ai l'honneur de vous connaître, Dit à Proud'hon notre homme, et j'observe vos lois ; N'avez-vous pas au moins répété deux cents fois Que le peuple dans sa misère Devait tomber sur le propriétaire ? Il vous en cira, maître fol, Je suis pauvre, avec vous je troque Donnez-moi donc votre défroque : « La propriété c'est le vol... »

**La montre.** — Un avocat racontait ses débuts à la barre.

« J'étais jeune et naïf, disait-il, et je plaideais ma première cause. Il s'agissait d'un individu ayant volé une montre. Le dossier, l'insignifiance des preuves et, plus que tout, l'attitude de l'accusé qui représentait par excellence ce que l'on appelle « un bonhomme », m'avaient convaincu de l'innocence de mon client. Je plaidai donc avec cette chaleur d'amé qui puise son inspiration dans une foi robuste et j'obtins un acquittement. »

— Oh ! monsieur ! me dit-il, comme vous avez bien parlé ! Mes enfants seront instruits à vous bénir. Maintenant, il faudrait encore me rendre un service.

— Et lequel ? demandai-je.

— Ce serait de déterrre la montre.

— Déterrre la montre ?...

— Sans doute, Elle est au pied du troisième marronnier, sur la terrasse. Mais vous comprenez que je puis encore être observé ; tandis que vous, en vous promenant, vous fouillez avec votre canne, vous prenez la montre et vous me la repassez.

— Malheureux ! vous étiez donc coupable ?

— Comment vous ne le saviez pas ? Mais si j'avais été innocent, je n'aurais pas fait la dépense d'un avocat ; je me serais défendu moi-même

*Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS*

#### La Bibliothèque de mon oncle

18

PAR

RODOLPHE TOEPFFER

Toute ma crainte était que nous ne trouvassions pas mon oncle chez lui, lorsque, la voiture s'étant arrêtée, un jeune enfant nous dit qu'il était en ce moment dans sa chambre.

« Qu'il descende ! dis-je à l'enfant.

— Non, nous monterons, dit le vieillard. Est-ce bien haut ?

— Au premier, » répondit l'enfant.

Et, comme chez le peintre, la jeune miss, soutenant le bras de son père, entra dans l'allée avec lui, pendant que j'aurais baisé les traces de ses pas.

\*\*\*

Mon oncle venait de rentrer. A peine l'eus-je vu, que je courus pour me jeter dans ses bras.

« C'est toi, Jules ! » dit-il.

Mais je l'accablaïs de caresses sans pouvoir lui répondre.

« Tu arrives sans chapeau, mon enfant, mais en bonne compagnie, à ce que je vois. Madame et monsieur, veuillez prendre la peine de vous asseoir. »

Je quittai sa main pour approcher des sièges.

« Nous ne voulons, monsieur, dit le vieillard, que remettre entre vos respectables mains cet enfant, coupable, à la vérité, d'une étourderie, mais dont le cœur est bien honnête. Il vous dira lui-même par quelles circonstances nous avons eu le plaisir de l'avoir pour compagnon de voyage, et pris la liberté de nous présenter chez vous. Adieu, mon ami, me dit-il en me touchant la main, je vous laisse mon nom sur cette carte, afin que vous sachiez qui je suis, si jamais vous me faites le plaisir de recourir à mon amitié.

— Adieu, monsieur Jules... » ajouta l'aimable fille. Et elle me tendit sa main.

Je les vis se retirer les yeux mouillés de larmes.

C'est de cette façon que je retrouva mon bon oncle Tom. Au bout de quelques jours, nous retournâmes à Genève. Il m'ôta M. Ratin, et me prit avec lui.

Ainsi s'ouvrit ma jeunesse. Je raconterai, dans le prochain chapitre, comment j'en sortis à trois ans de là.

#### II

Afin d'utiliser mes vacances, mon oncle m'a conseillé de lire Grotius, pour lire ensuite Puffendorf, pour lire ensuite Burlamaqui, égaré pour le moment. Aussi je me lève matin, je vais à ma table, je m'établis, je croise les jambes, puis l'ouvre à l'endroit... mais voici ce qui m'arrive.

Au bout d'une demi-heure, mon esprit, ainsi que mes yeux, commencent à faire des excursions à droite et à gauche. C'est d'abord sur la marge de l'in-quarto, où je gratte un point jaune, je souffle un poil, je détache une paille avec toute sorte d'ingénieuses précautions ; c'est ensuite sur le bouchon de mon encier, tout rempli de petites particularités curieuses dont chacune m'occupe à son tour, jusqu'à ce qu'enfin, passant ma plume dans la bouclette, je lui imprime une mœlleuse rotation qui me réjouit inflamment. Après quoi, volontiers, je me renverse sur le dossier de mon fauteuil, en étendant les jambes et croisant les mains sur ma tête. Dans cette situation, il me devient très difficile de ne pas siffler un petit air quelconque, tout en suivant avec une vague fixité les bonds d'une mouche qui veut sortir par les vitres.

Cependant, les articulations commençant à se roidir, je me lève pour faire, les deux mains dans mes goussets, une petite promenade qui me conduit au fond de ma chambre. Là, rencontrant l'obscur paroi, je rebrousse tout naturellement vers la fenêtre, contre laquelle je bats, du bout des ongles, un joli roulement où j'exalte. Mais voici un char qui passe, un chien qui aboie, ou rien du tout ; il faut voir ce que c'est. J'ouvre... Une fois là, j'ai éprouvé que j'y suis pour longtemps.

La fenêtre ! c'est le vrai passe-temps d'un étudiant ; j'entends d'un étudiant appliquée, je veux dire qui ne hante ni les cafés ni les vauriens. Oh ! le brave jeune homme ! il fait l'espérance de ses parents, qui le savent rangé, sédentaire ; et ses professeurs, ne le voyant ni fréquenter les promenades, ni cavalcader dans les places, ni jouer aux tables d'écarté, se plaisent à dire qu'il ira loin, ce ce jeune homme-là. En attendant, lui ne bouge de sa fenêtre.

Lui... c'est donc moi, modestie à part. J'y passe mes journées, et si j'osais dire... Non, jamais mes professeurs, j'aimais Grotius, Puffendorf, ne m'ont donné le centième de l'instruction que je hume de là, rien qu'à regarder dans la rue.

\* \* \*

Toutefois, ici comme ailleurs, on va par degrés. C'est d'abord simple flânerie récréative. On regarde en l'air, on fixe un fétu, on souffle une plume, on considère une toile d'araignée, ou l'on crache sur un certain pavé. Ces choses-là consument des heures entières, en raison de leur importance.

Je ne plaisante pas. Imaginez un homme qui n'a jamais passé par là. Qu'est-il ? que peut-il être ? Une sorte créature, toute matérielle et positive, sans pensée, sans poésie, qui descend la pente de la vie sans jamais s'arrêter, dévier du chemin, regarder ailleurs ou se lancer au delà. C'est un automate qui chemine de la vie à la mort, comme une machine à vapeur de Liverpool à Manchester.

(A suivre.)

**Grand Théâtre.** — La troupe de la Comédie est en train de lier une nouvelle gerbe de succès. Elle est applaudie et acclamée chaleureusement à chaque représentation. Et c'est justice.

Ce soir, samedi, un vaudeville toujours amusant, *Trois femmes pour un mari*. Demain dimanche, salle comble avec *Le Maître de forges*.



Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS

Julien MONNET, éditeur responsable.